

L'érudition... et après ? Les historiens allemands avant et après 1945

In: Genèses, 5, 1991. pp. 172-185.

Citer ce document / Cite this document :

Schöttler Peter. L'érudition.. et après ? Les historiens allemands avant et après 1945. In: Genèses, 5, 1991. pp. 172-185.

doi : 10.3406/genes.1991.1087

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_5_1_1087

L'érudition – et après ?

Les historiens allemands
avant et après 1945

Peter Schöttler



Livres commentés

Wolfgang Weber, *Priester der Klio. Historisch-sozialwissenschaftliche Studien zur Herkunft und Karriere deutscher Historiker und zur Geschichte der Geschichtswissenschaft 1800-1970*, Frankfurt-Berne-New York-Paris, Peter Lang Verlag, 1984.

Wolfgang Weber, *Biographisches Lexikon zur Geschichtswissenschaft in Deutschland, Österreich und der Schweiz. Die Lehrstuhlinhaber für Geschichte von den Anfängen des Faches bis 1970*, Frankfurt-Berne-New York-Paris, Peter Lang Verlag, 1984.

Michael Burleigh, *Germany Turns Eastwards. A study of "Ostforschung" in the Third Reich*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

Winfried Schulze, *Deutsche Geschichtswissenschaft nach 1945*, Munich, R. Oldenbourg Verlag, 1989.

Ernst Schulin (éd.), *Deutsche Geschichtswissenschaft nach dem zweiten Weltkrieg (1945-1965)*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1989.

Alain Boureau, *Histoires d'un historien : Kantorowicz*, Paris, Gallimard, « L'un et l'autre », 1990.

Deux problèmes majeurs hantent l'histoire de l'historiographie allemande depuis une trentaine d'années : d'une part le déclin de l'historicisme classique d'un Leopold von Ranke ou d'un Friedrich Meinecke et le triomphe (d'ailleurs international) du nouveau « paradigme » de l'histoire sociale ; d'autre part les douze années de régime nazi et le comportement des historiens face à la dictature. Gageons que sous peu s'y ajoutera un troisième problème : celui du rôle joué par les historiens pendant les quarante années de RDA. Mais ici une différence essentielle saute aux yeux : tandis que la plupart des historiens inféodés au système stalinien étaient formés plus ou moins sur le tas, c'est-à-dire par et pour le régime, même si certaines traditions de l'ancienne corporation historique étaient conservées, la prise du pouvoir par les nazis et la période du III^e Reich n'ont marqué aucune rupture profonde dans le recrutement et l'évolution des historiens professionnels. En effet, comme nous allons le voir, le nombre des historiens exclus de l'Université et/ou forcés à l'émigration fut assez restreint. Sauf rares exceptions, les « séminaires d'histoire » en Allemagne ont toujours été des pépinières du conservatisme. Comme l'a écrit Étienne François dans son esquisse du *Dictionnaire des sciences historiques*, « le soulagement et la satisfaction dont firent preuve la majorité des historiens allemands à la suite de l'arrivée d'Hitler au pouvoir n'ont rien de surprenant : loin d'être la conséquence d'un engouement passager ou d'une démission collective, leur acceptation du nouveau régime tient au contraire à la large convergence existant entre d'un côté leur vision de l'histoire et leur sensibilité politique et de l'autre l'idéologie nationale et les objectifs politiques des nazis ». Mais l'auteur d'ajouter aussitôt : « cette affirmation ne signifiait pas pour autant inféodation à l'idéologie national-socialiste en tant que telle, ce qui explique ces deux phénomènes apparemment contradictoires que sont d'un côté la quasi-absence d'opposition ou-

verte menée par les historiens allemands contre le nazisme et de l'autre l'échec du régime dans sa tentative de mise au pas (*Gleichschaltung*) du corps des historiens universitaires¹... »

Qu'en est-il donc de ce corps des historiens universitaires, la fameuse *Historikerzunft*, qui aujourd'hui encore forme un monde presque impénétrable pour les *outsiders* et les non-initiés ? A cette question, le livre de Wolfgang Weber sur les *Prêtres de Clio* tente pour la première fois d'apporter une réponse sociologique. Autrement dit, il ne reprend pas une nouvelle fois l'histoire bien connue des idées historicistes et des penseurs, mais cherche à établir et à analyser la morphologie sociale de la profession dans sa moyenne. Dans ce but, Weber a établi le fichier des 702 titulaires d'une chaire d'histoire dans les pays de langue allemande depuis le début du XIX^e siècle jusqu'en 1970 (une partie de cette base documentaire a par ailleurs été publiée par le même auteur sous la forme d'un « Dictionnaire biographique » qui constituera désormais un instrument de travail de premier ordre²). L'évolution globale de cette « population » (16 en 1830, 90 en 1900, 120 en 1930, 236 en 1970...), ses antécédents familiaux (beaucoup de fils de pasteurs protestants...), sa socialisation scolaire et universitaire et enfin ses « liens » académiques (relations maître/élève, patron/client, camaraderies d'études, etc.) sont répertoriés et interprétés pour expliquer – selon l'hypothèse de départ – comment le paradigme historiciste a pu se maintenir aussi durablement. Autrement dit, Weber essaie de montrer que le recrutement des « professeurs ordinaires » (selon la terminologie allemande) ne se faisait pas tellement en fonction d'une qualification intellectuelle (intelligence, savoir, érudition), mais essentiellement en fonction des « liens » de patronage et de clientèle (voire de « copinage »...), établis au cours des études et notamment au moment de la préparation des deux thèses nécessaires dans le système allemand : la *promotion* (le « petit »

doctorat) et la *habilitation* (un deuxième livre, pas forcément plus volumineux que le premier, mais dont l'acceptation par la faculté mène à la cooptation du candidat en tant que *Privatdozent* et lui confère le droit de tenir des cours magistraux). Ainsi – et sauf exception – le corps des historiens allemands peut être représenté selon le modèle de l'arbre généalogique : à l'origine se trouvent les pères fondateurs (Ranke, Droysen, Mommsen), puis viennent les fils, les petits-fils, les arrière-petits-fils, etc., entre lesquels peuvent se nouer des liens. Jusqu'au moment où, au début des années 1970, le système universitaire allemand est radicalement restructuré, élargi et transformé, permettant enfin l'arrivée de candidats sans généalogie « historiciste ». Et encore...

Cette étude, menée à partir d'une documentation impressionnante, court cependant le risque de se mouvoir dans un cercle vicieux : si tout historien a forcément un *Doktorvater* et un *Habilitationsvater* (patron de thèse) et s'inscrit donc *a priori* dans une généalogie académique, il n'est pas toujours légitime d'en déduire un lien de dépendance et de filiation suffisamment fort pour impliquer l'appartenance à une « école de pensée ». Et le relais social en soi peut-il vraiment garantir la continuité intellectuelle – ou après coup être interprété dans ce sens ? Voilà qui semble pour le moins problématique. Le nombre des élèves infidèles, des « meurtres du père » est légion. L'interprétation largement statistique de Weber ne peut évidemment en tenir compte, et l'auteur en est conscient. Si la longue et exceptionnelle hégémonie de l'école historiciste (il suffit de la comparer au cas français) s'explique certainement *en partie* par le système d'autorecruitment de l'Université allemande, l'évolution, l'effritement et la mise en question du « paradigme » renvoient tout aussi certainement à d'autres facteurs. Pourquoi ne pas les chercher dans une histoire socio-intellectuelle à la fois plus large et plus précise ? Ainsi, par exemple, en regardant de plus près

les modes de comportements imposés et légués aux historiens ainsi que leurs modes de pensée et d'écriture, tout cela interférant ?

Cependant, on retiendra de ce travail que le conformisme frappant de la profession historique allemande n'était pas seulement un phénomène intellectuel, mais aussi social. La défaillance politique, morale *et professionnelle* de ces hommes (ou de leurs « fils » spirituels) vis-à-vis du régime nazi n'en est alors que plus éclatante. Car si l'idéologie historiciste a pu permettre à certains d'échapper aux nouveaux dogmes en se réfugiant dans la stratosphère des idées pures, de même que l'esprit de corps élitiste a pu empêcher une adhésion massive de la profession au parti NSDAP, cette prétendue sûreté de jugement, liée à une grande sûreté de l'emploi, n'a nullement produit une opposition antinazie avant ou après 1933 : très peu d'historiens partirent en exil, et une poignée seulement, parmi ceux qui restèrent, s'engagera dans une résistance active. La « masse » aurait certes préféré un autre régime (un nouvel empereur par exemple ou une dictature conservatrice plus classique, voire un parlementarisme domestiqué), mais les victoires du nazisme (sur les obligations du traité de Versailles, puis sur les forces alliées en 1939-1940) n'en furent pas moins fêtées par eux comme autant de victoires *nationales*. La vie universitaire, les publications, les revues, tout ce « train-train » professionnel pouvait continuer comme si rien n'était – *sauf* que quelques collègues et étudiants avaient disparus, *sauf* que certains sujets (mais n'en avait-on pas trop parlé auparavant ?) étaient devenus tabous.

Toutefois, comme Walter Heiber l'avait montré en son temps, seuls quelques historiens marginaux – et souvent sans poste universitaire – comme Walter Frank ont tenté après 1933 d'établir une sorte de « science historique national-socialiste³ ». Malgré des moyens importants mis à leur disposition (instituts, bourses, etc.), leurs projets de recherche



1. Étienne François, « Allemagne. Historiens allemands », in André Burguière (éd.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF, 1986, p. 17.

2. On peut cependant regretter que le critère principal des personnages retenus – être titulaire d'une chaire d'histoire – exclut un grand nombre d'historiens moins bien placés dans la hiérarchie universitaire ou travaillant sous d'autres « étiquettes » professionnelles. Soulignons aussi que ce lexique n'est pas composé d'articles rédigés, mais d'informations standardisées concernant la socialisation et la carrière des historiens que l'auteur a établis au cours de son enquête. Les références bibliographiques ne servent également que ce but très modeste. On ne trouvera donc, pour les historiens retenus, ni une liste de leurs publications, ni – ce qui aurait été bien utile – l'indication du lieu de dépôt (si c'est le cas) de leurs papiers et archives.

3. Walter Heiber, *Walter Frank und sein Reichsinstitut für die Geschichte des neuen Deutschland*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1966.

n'aboutiront jamais. Mais autour de ces hommes, qui avaient la sympathie des demi-lettrés au pouvoir, gravitaient de jeunes historiens dont certains feront carrière après 1945 : Hermann Kellenbenz, Erich Maschke, Hellmuth Rössler, etc. De même, quelques professeurs établis – titulaires d'une chaire – n'avaient pas de mal à épouser la terminologie *völkisch* et l'idéologie nazie, servant ainsi de points d'appui universitaires aux nazis les plus « purs ». Citons là aussi quelques noms : Fritz Hartung (Berlin), Helmut Berve (Leipzig), Karl Alexander von Müller (Munich), Heinrich Ritter von Srbik et Otto Brunner (Vienne), Percy Ernst Schramm (Göttingen), Johannes Haller (Tübingen), Günter Franz (Iéna, puis Strasbourg), etc. Quelques-uns portaient même l'uniforme des SA ou SS. Sans parler des nombreux opportunistes et craintifs qui rejoignaient « le parti » et en imitaient le langage... En résumé, si le corps des historiens, dans sa grande majorité, est resté en retrait par rapport au régime hitlérien, seule une infime minorité refusait vraiment de « participer ».

Est-ce pour des raisons sociologiques (recrutement) ou idéologiques (historicisme, nationalisme, culte de l'État) ? N'en décidons pas trop vite. Dans la pratique, les deux facteurs sont toujours liés. Et la continuité socio-culturelle des « prêtres de Clio » n'aurait jamais été possible sans une étonnante continuité politico-idéologique. C'est ce que nous montre l'excellente étude de Michael Burleigh sur les historiens liés à la *Ostforschung*, c'est-à-dire travaillant sur l'histoire, la géographie, le folklore, les langues, etc. des pays à l'Est de l'Allemagne. En effet, cette « interdiscipline » ne date pas de 1933, mais de l'époque impériale, et n'a jamais connu d'interruption. A partir du présupposé d'un « sol culturel et populaire typiquement allemand » (*deutscher Kultur-und Volksboden*), il s'agissait de mettre en évidence et de défendre l'antériorité de la « germanité » (*Deutschtum*) vis-à-vis des influences et prétentions « slaves ». Même

sous la République de Weimar, des moyens financiers importants étaient mis à la disposition de ces « experts de l'Est » qui n'avaient aucun scrupule à servir la science et la politique en même temps. En 1932, le ministère de l'Intérieur fit créer à Berlin un centre de recherche spécialisé dont les publications – discrètement subventionnées – devaient soutenir la cause allemande dans la guerre idéologique (et bientôt, réelle) contre la nouvelle Pologne, née du traité de Versailles. Bien entendu, cette organisation restera en place sous Hitler. Le directeur du centre, Albert Brackmann, titulaire de la chaire d'histoire médiévale à Berlin et codirecteur de la prestigieuse *Historische Zeitschrift*, ne demandera pas mieux que d'offrir ses services au nouveau régime. Néanmoins, par un de ces nombreux paradoxes liés au polycratisme nazi, Brackmann sera suspecté par Walter Frank d'une loyauté trop molle, ce qui provoquera son départ en 1936. Mais Brackmann (qui continuera à « participer »), ses successeurs et leurs acolytes seront parmi les premiers universitaires à se lancer dans l'exploration – purement « scientifique » s'entend – des nouveaux « espaces » conquis par la *Wehrmacht*. Selon les modèles déjà rodés dans les années 1920 et 1930 et avec l'aide de l'administration militaire, ils mèneront de vastes enquêtes socio et géohistoriques dont l'utilité pour la politique nazie de dépistage et de déplacement des populations est évidente. De façon surprenante, c'est aussi dans ces travaux d'une *Volksgeschichte* à la fois idéologique et novatrice (car interdisciplinaire, sociale et « structurale ») que le nouveau paradigme socio-historique semble avoir fait ses débuts en Allemagne (après quelques préliminaires à la fin du XIX^e siècle). Certains *Ostforscher* comme Hermann Aubin, Gunther Ipsen ou Werner Conze pourront continuer sur leur lancée après 1945. Si quelques-uns, dont Conze, ont alors pris leurs distances vis-à-vis du totalitarisme, d'autres se sont contentés d'adapter leur terminologie : le cas le plus connu est celui d'Otto Brunner dont l'ouvrage majeur



4. Cf. le livre de Schulze, p. 281 et suiv. et la contribution de Klaus Schreiner dans le livre de Schulin, p. 116 et suiv.

5. H. Heiber, *Walter Frank...*, op. cit. ; Karl Ferdinand Werner, *Das NS-Geschichtsbild und die deutsche Geschichtswissenschaft*, Stuttgart, Kohlhammer, 1967.

6. Cf. les interviews de Jürgen Kocka et Alf Lüdtke dans *Genèses*, n° 1, 1990 p. 144-148, et n° 3, 1991 p. 148-153. Pour une récente présentation des principales tendances de l'histoire sociale en RFA, cf. aussi Geoff Eley, "Labor History, Social History, Alltagsgeschichte: Experience, Culture and Politics of the Everyday – a new Direction for German Social History ?", *Journal of Modern History*, vol. 61, 1989, p. 297-343.

7. Cf. Hartmut Kaelble, »Sozialgeschichte in Frankreich und der Bundesrepublik: Annales gegen historische Sozialwissenschaften?«, *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 13, 1987, p. 77-93. (Une traduction française de cet article a été publiée dans les *Cahiers* du Centre de recherches historiques de l'EHESS.)

8. Cf. Jochim Radkau, *Die deutsche Emigration in den USA. Ihr Einfluss auf die amerikanische Europapolitik 1933-1945*, Düsseldorf, Bertelsmann, 1971 ; Peter Th. Walter, »Emigrierte deutsche Historiker in den USA«, *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte*, vol. 7, 1984, p. 41-52 ; Heinz Wolf, *Deutsch-jüdische Emigrationshistoriker in den USA und der Nationalsozialismus*, Frankfurt-Berne-New York-Paris, Peter Lang, 1988.

9. Cf. Gerhard A. Ritter, »Hans Rosenberg 1904-1988«, *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 15, 1989, p. 282-302.

10. E. H. Kantorowicz, *Mourir pour la patrie*, p. p. Pierre Legendre, PUR, « Pratiques théoriques », 1984 ; *l'Empereur Frédéric II*, Paris, Gallimard, « Bibl. des histoires », 1987 ; *les Deux Corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Age*, Gallimard, « Bibl. des histoires », 1989. Pour une bibliographie et un dossier intéressant consacré à l'auteur, on se reportera au n° 10 de la revue *Préfaces*, novembre-décembre 1988.

(1939), *Land und Herrschaft*, constitue une illustration parfaite et subtile de la *Volksgeschichte* nazie. Après la guerre, il rééditera son livre avec quelques coupures, en substituant au terme de *Volksgeschichte* celui de *Strukturgeschichte*. Voilà comment naissent parfois des concepts⁴...

Ainsi les deux problèmes évoqués au début de cette note se rejoignent : la question de l'avènement de l'histoire sociale en Allemagne ne peut être séparée de celle concernant l'historiographie nazie et de la continuité personnelle et scientifique reliant les années d'avant et d'après 1945. Le livre remarquable de Winfried Schulze et l'ouvrage collectif publié sous la direction de Ernst Schulin apportent sur ce point des éléments essentiels. Bien sûr, aucun historien allemand sérieux n'a jamais regretté le III^e Reich, mais son avènement et sa trop longue histoire étaient couramment interprétés en termes « d'accident » causé par le dérèglement d'une « société de masse », entendons par la démocratie trop libérale de Weimar. De même l'année 1945 n'était pas vécue en termes de libération, mais de défaite et de « catastrophe » nationale. Par conséquent, l'Allemagne morcelée et l'expulsion forcée des populations allemandes des territoires de l'Est devint rapidement un thème privilégié ; les premières grandes publications de documents porteront sur ces injustices causées par les accords de Potsdam, tandis qu'il faudra attendre les années 1960 et l'arrivée d'une nouvelle génération d'historiens plus critiques pour qu'une recherche extensive sur le nazisme, l'holocauste et l'adhésion populaire au régime hitlérien soit possible. C'est également en 1966-1967 que paraîtront les premiers livres consacrés au rôle des historiens sous le III^e Reich⁵.

Quant à l'histoire sociale qui connut un essor spectaculaire à partir de la fin des années 1960, culminant dans la fondation de la revue *Geschichte und Gesellschaft* (1975) et dans ce qu'il est convenu d'appeler l'école de Biele-

feld (Hans-Ulrich Wehler, Jürgen Kocka, les frères Hans et Wolfgang Mommsen, etc.)⁶, sa forme renouvelée était certes redevable de l'enseignement de quelques professeurs formés ou restés en poste entre 1933 et 1945, mais aussi, sinon plus, des leçons venues de l'étranger : des États-Unis et de Grande-Bretagne surtout, de France beaucoup moins. Comme l'a remarqué Hartmut Kaelble, en histoire sociale « le Rhin fut longtemps plus profond que l'Atlantique ou la Manche⁷ ». Un important rôle de médiateur revenait alors aux historiens qui avaient quitté l'Allemagne nazie dans les années 1930 et dont quelques-uns seulement sont revenus après 1945.

Contrairement à la sociologie et à la science politique dont les représentants les plus illustres ou les plus prometteurs furent contraints à l'exil, l'histoire, après 1933, n'était pas une *Exilwissenschaft* (science en exil). Sur environ deux cent cinquante historiens professionnels, deux douzaines seulement avaient quitté le pays⁸. Les plus connus étaient Wilhelm Levison, le médiéviste, Arthur Rosenberg, l'antiquisant marxiste, Gustav Mayer, le biographe de Frédéric Engels. La majorité se composait de jeunes « docteurs » dont la véritable carrière n'avait pas encore commencé : Felix Gilbert, Hajo Holborn, Hans Rosenberg, etc. C'est à travers eux et leurs élèves, dont certains seront eux-mêmes des émigrés ou des enfants d'émigrés (comme Fritz Epstein, Peter Gay, George Iggers, George Mosse, Fritz Stern, etc.) qu'un vent nouveau est venu souffler après-guerre sur une partie de l'historiographie allemande. Concernant l'histoire sociale, il convient surtout de souligner ici la très grande influence de l'œuvre de Hans Rosenberg, spécialiste de l'histoire socio-économique du XIX^e siècle, qui reviendra à plusieurs reprises enseigner en RFA⁹.

Ce qui frappe surtout dans le « groupe » des émigrés, c'est le nombre infime des titulaires d'une chaire. Étant donné leur mode de recrutement (ou plutôt de filtrage) et leurs opinions

politiques généralement antilibérales, ces hommes avaient trop souvent réclamé un État fort et une politique nationaliste pour ne pas acclamer le triomphe de la coalition Hitler-Hugenberg-von Papen. Ainsi, par exemple, Hans Rothfels, grand spécialiste de Bismarck et co-directeur de la *Historische Zeitschrift*, n'aurait jamais quitté l'Allemagne, si les lois antisémites ne l'avaient privé de sa chaire à Königsberg et de toute possibilité de travail. D'ailleurs, il ne partira qu'en 1939. Après 1945, Rothfels fut un des rares historiens émigrés à revenir d'Amérique pour se réintégrer à la corporation et à participer à ce qu'il faut bien appeler une « restauration » (cf. l'ouvrage de Schulze).

L'exemple Kantorowicz

Un autre titulaire d'une chaire, universitairement moins établi que Rothfels, mais tout aussi conservateur et engagé à droite, puis exilé malgré lui, fut Ernst Hartwig Kantorowicz (1895-1963). Depuis quelques années, son œuvre suscite en France un écho exceptionnel : trois de ses livres ont été traduits et largement discutés dans les médias¹⁰. S'y ajoute aujourd'hui une biographie, écrite par Alain Boureau et publiée dans une petite collection bien en vue. Fait remarquable, quand on pense au peu d'intérêt que suscite habituellement l'historiographie allemande en France : les traductions restent rares et sont souvent subventionnées (récemment Koselleck et Kocka), tandis que quelques-unes des œuvres les plus originales (Rosenberg, Kehr, Fichtenau, Vierhaus, Hans Mommsen, Wehler, Niethammer, Medick, Lüdtke, etc.), si elles ont souvent été traduites en anglais, restent encore complètement ignorées du public francophone. Alors pourquoi Kantorowicz ?

Le petit livre d'Alain Boureau peut ici servir d'indicateur, être lu comme un symptôme. Il montre bien, en effet, que ce n'est pas seulement par ses travaux savants que Kantorowicz intéresse en France : c'est sa « vie »

elle-même qui attire l'attention et provoque le débat. Comme si ce personnage représentait le « type idéal » de l'intellectuel allemand d'avant-guerre dans toute son ambivalence : guerrier et savant, juif et nationaliste à la fois. Certes, le premier grand livre de Kantorowicz, le *Frédéric II* de 1927 (cf. plus bas), parut avec une « croix gammée » sur la couverture et fut réédité tel quel en 1936. Mais l'émigration de son auteur (bien que tardive en 1938), son comportement courageux vis-à-vis du maccarthisme à Berkeley en 1949-1950 et enfin son œuvre principale, *les Deux Corps du roi* de 1957, semblent prouver suffisamment que cet ancien soldat des « corps francs » contre-révolutionnaires était devenu un libéral respectable. De tels retournements paradoxaux font toujours les délices des journalistes en quête d'une « histoire » : Kantorowicz, un « renégat » de droite en quelque sorte. Mais surtout un Allemand *unheimlich* qui, après avoir été un « méchant », choisit les valeurs justes. La fascination de l'Autre, de l'inaccessible inconnu est ainsi à l'origine du « monument E. K. » que A. Boureau nous invite à « visiter » (p. 7). Ajoutons que ce monument est d'autant plus étrange et mystérieux, qu'il n'existe, à vrai dire, qu'en France. Comment alors le démythifier ou tout simplement le décrire ?

Alain Boureau ne semble pas dupe des difficultés de l'entreprise, puisqu'il revient constamment sur les questions de méthode et d'herméneutique. Son essai se veut ouvertement expérimental. Pour déjouer les pièges du genre monumental, il préconise « une narration qui vide la vie de Kantorowicz de ses déterminations premières, de son passé antérieur ; je rêve d'une biographie d'homme sans qualité, qui tenterait de zigzaguer dans l'espace vide, indéterminé, entre les monuments, des plaines de Posnanie aux campus américains. Cet essai présentera de petites narrations, qui retraceront des configurations diverses où j'espère retrouver la réalité de



11. Par ailleurs, une grande partie de la bibliothèque de Kantorowicz, sa collection de tirés à part et quelques papiers sont accessibles à la bibliothèque de l'Institute for Advanced Study de Princeton.

12. Eckhart Grünewald, *Ernst Kantorowicz und Stefan George. Beiträge zur Biographie des Historikers bis zum Jahre 1938 und zu seinem Jugendwerk »Kaiser Friedrich des Zweite«*, Wiesbaden, Steiner, 1982.

Kantorowicz » (p. 16). La référence au roman de Musil n'est pas fortuite ; au lieu d'une biographie conventionnelle, qui dépouillerait les archives et suivrait toutes les pistes, nous voici, en effet, projetés dans « les histoires de l'historien », à mi-chemin de la littérature. Est-ce pour cela que A. Boureau n'a consulté ni les archives allemandes, ni les papiers de Kantorowicz déposés au Leo Baeck Institute de New York et dont il mentionne lui-même l'existence (p. 173)¹¹ ? Par contre, son essai puise largement dans la biographie du jeune Kantorowicz publiée en Allemagne par Eckhart Grünewald¹². Mais « l'espace vide » est aussi comblé par des sources fictives : romans ou autobiographies d'auteurs sans rapport avec Kantorowicz, mais dont les récits fournissent à A. Boureau des « analogies » et des « parallélismes » permettant d'interpréter la vie de l'historien. Cette méthode fascinante pour le lecteur non initié (ou converti d'avance) est cependant hautement problématique. Car comment démonumentaliser un sujet qu'on ne connaît que de seconde main ou par « analogie » ? Étant donné la situation de départ (monumentalisation de Kantorowicz) et l'état des connaissances concernant l'histoire socio-intellectuelle allemande en France, un tel choix méthodologique semble d'autant plus risqué.

En dédaignant toute reconstitution biographique érudite (dont on peut bien sûr imaginer des modèles nouveaux), A. Boureau s'est en effet laissé prendre à son tour par le mythe français de la « pensée allemande ». Faute de pouvoir « raconter » et analyser Kantorowicz à partir de documents, il se met à évoquer toutes sortes de « configurations » et de « paradigmes contextuels » plus ou moins vraisemblables qui lui fournissent autant d'occasions de rattacher le nom de son héros à presque tous les penseurs allemands du XX^e siècle connus de l'intelligentsia parisienne : Max Weber, Gershom Scholem, Aby Warburg, Ernst Gombrich, Erwin Panofsky, Carl Schmitt, Ernst

Jünger, l'École de Francfort, etc. Toute une collection de « monuments » donc, mais dont le rapport à Kantorowicz n'est pas facile à démontrer de façon concrète. Comment comparer, par exemple, Scholem et Kantorowicz sans souligner que l'un était un juif pratiquant et tout entier voué à la reconstitution de la tradition hébraïque, tandis que l'autre, grand bourgeois de Posen (et non « Poznan » comme l'écrit constamment A. Boureau dans un anachronisme qui rend incompréhensible le nationalisme allemand du jeune Kantorowicz) « n'en parla jamais » (p. 106), parce que son identité allemande ne lui faisait aucun problème ? Autrement dit : deux mondes complètement différents, dont on peut toujours discuter les liens éventuels, mais qu'il ne suffit pas de mettre en rapport par la bonne vieille méthode du « rapprochement ». Autre exemple : peut-on vraiment faire « rejoindre » la théologie politique de Kantorowicz avec les « interrogations » de la sociologie religieuse d'un Durkheim, d'un Mauss ou d'un Max Weber (qui, soit dit en passant, n'a jamais « relayé » les idées des deux premiers en Allemagne !) (p. 158) ? Du moins faudrait-il expliquer d'abord pourquoi Kantorowicz ne s'y est jamais référé, de même qu'il n'a jamais repris que je sache le concept wébérien de « pouvoir charismatique » constamment utilisé par A. Boureau. Et que dire après cela de la tentative presque contraire d'analogiser l'œuvre de l'historien avec celle de Foucault, puis de Bataille ? Ici le « virus du précurseur », tant de fois dénoncé par Canguilhem, est de nouveau à l'œuvre, cherchant partout des « parallélismes de problématiques et de langages » (p. 161), sans vérifier d'abord si ces différents auteurs parlent bien du même objet.

Un dernier exemple de *name dropping* particulièrement flagrant concerne Marc Bloch. Dès le début de son essai en effet, A. Boureau invoque le nom du « grand historien français qui se trouva peut-être face à Kantorowicz en

1916, dans la forêt de l'Argonne, près de Verdun » (p. 9). Bloch est donc introduit comme une sorte de pendant français du médiéviste allemand ; lui aussi aurait ressenti une « fascination analogue » pour les mécanismes du pouvoir, mais aurait renoncé après *les Rois thaumaturges* de 1924 « à poursuivre son enquête » (p. 10). Évidemment A. Boureau concède que Bloch « saisit plus rapidement les dangers de la fréquentation des chefs et des héros » (p. 11) ; comme historien et comme résistant il en tirera les conséquences, à la fois rationnelles et héroïques. Mais l'auteur ne peut s'empêcher de « rapprocher » les deux hommes au maximum : comme s'ils s'étaient vraiment posé, « de l'autre côté du tranché », les *mêmes* questions scientifiques (p. 67). Et au fil de la plume, par un étrange déplacement, le codirecteur des *Annales* devient « une autre existence possible » de l'Allemand d'extrême droite (p. 23). Comme dans le cas de Scholem, la « judéité » comme projection rétrospective ne suffit pas à mettre en rapport deux hommes que presque tout séparait et dont le comportement vis-à-vis du nazisme était diamétralement opposé ; un Kantorowicz, qui prend sa retraite anticipée en 1934, demande chaque année un congé au ministère de Berlin et reçoit sa pension de professeur émérite jusqu'en 1941¹³ ; et un Bloch, qui refuse la fuite dans l'érudition, fait tout pour ne *pas* émigrer aux États-Unis et sacrifie sa vie dans la Résistance.

Mais les rapports de Kantorowicz et de Bloch ne s'épuisent pas dans cet antagonisme. Non seulement les deux hommes se sont réellement rencontrés, ce que A. Boureau mentionne sans essayer d'en savoir plus (p. 123), mais ils ont même écrit l'un sur l'autre, ce que A. Boureau ignore complètement (p. 11). Pourtant il était invraisemblable que Marc Bloch, qui depuis les années 1920 commentait pratiquement toute la littérature allemande consacrée au Moyen Âge, n'ait jamais mentionné, au moins dans une note, ce *Frédéric II* dont tout le monde parlait. En effet, le livre



13. Notker Hammerstein, *Die Johan Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt am Main. Vondes Stiftungsuniversität zur staatlichen Hochschule 1914-1950*, vol. 1, Frankfurt/Main, 1989, p. 224.

14. Écrivant ces lignes aux États-Unis, je ne dispose pas de la traduction française. Mais je me demande comment on peut rendre lisible dans une traduction le style antiquisant de l'original, encore souligné par une typographie spéciale.

15. Cf. N. Hammerstein, *Universität Frankfurt*, *op. cit.*, p. 101 et suiv. Kantorowicz est d'abord nommé professeur honoraire sans traitement. La fortune personnelle dont il disposait autorisait une telle situation.

16. Les textes du débat sont reproduit dans Gunther Wolf (éd.), *Stupor Mundi. Zur Geschichte Friedrichs II. von Hohenstaufen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1966. Il est amusant de voir que le principal opposant de Kantorowicz au nom de l'objectivité scientifique n'était autre que Brackmann, évoqué plus haut.

de Kantorowicz, écrit dans le style pathétique et impérial des adeptes du poète Stefan George¹⁴, eut un succès foudroyant dans l'Allemagne de Weimar. Dans un monde apparemment en déclin, un tel « regard mythique » (*Mythenschau*) semblait compenser la peur sociale omniprésente dans les milieux dits cultivés. Et par son apologie du génie impérial, il assouvissait la soif d'un large public pour les biographies des *Führer* de l'histoire : « surtout à une époque en manque d'Empereurs » (*gerade in unkaiserlicher Zeit*), comme il est dit dans la préface, supprimée dans les éditions d'après-guerre (et donc aussi dans l'édition française). C'est grâce à ce *bestseller* que le jeune Kantorowicz, disciple du plus influent poète de l'époque, est nommé à l'université de Francfort – malgré les objections des historiens en place qui font remarquer que ce livre n'est pas tout à fait un travail scientifique (il ne contient aucune note !)¹⁵. Même si la plupart des historiens allemands sympathisaient probablement avec le projet politique du livre, son approche les mettait mal à l'aise. Aujourd'hui encore, et A. Boureau le concède, il est difficile de trancher le débat en faveur de son héros (p. 118). Car *Frédéric II* se présente comme le type même d'une biographie intuitive, non pas bâtie à partir d'une recherche des « faits », mais « ressentie » et « imaginée » à partir d'une certaine philosophie de l'histoire¹⁶. A ces objections, Kantorowicz répondra en deux temps : d'une part il se fera le défenseur d'une histoire « créatrice » et subjective, à mi-chemin de la littérature ; et d'autre part il publiera en 1931 un deuxième volume entièrement composé de notes et de commentaires érudits. Jusqu'à sa mort, cet ancien *outsider* se fera le champion de la légitimité universitaire.

C'est sur cet arrière-fond qu'il faut lire la critique de Marc Bloch dans la *Revue historique* de 1928 (cf. le texte complet en annexe). Comme à son habitude, Bloch essaie d'y situer le livre, recensé dans son contexte historiogra-

phique, et de marquer les particularités de son écriture « qu'on aurait souhaité un peu plus concis[e] et simple de ton ». Très calmement il en dénonce le caractère « panégyrique » et nationaliste. Certes l'auteur aurait quelques « pages intelligentes et littérairement bien venues », mais au fond son livre n'apportait « pas grand'chose de nouveau ». Voilà qui semble net et d'autant plus remarquable que Bloch ne connaissait pas encore les critiques détaillées de ses collègues allemands. Mais quatre ans plus tard, il reviendra sur Kantorowicz au moment de la publication du *Ergänzungsband*. Cette fois sa critique est beaucoup plus courtoise. Car ce travail érudit l'impressionne, et Kantorowicz, qu'il avait considéré comme un simple écrivain de biographies, est désormais à ses yeux un véritable collègue. Plus question de lui reprocher une « méconnaissance du milieu et des précédents historiques » comme en 1928. Au contraire, ce livre pour spécialistes donne après coup « une juste idée du soin avec lequel le récit [du premier tome] avait été préparé ». En 1937, Bloch revient de nouveau une troisième fois sur Kantorowicz, à l'occasion de la sortie d'une biographie française de Frédéric II, largement inspirée de l'ouvrage allemand. Il écrit en effet ces lignes surprenantes : « En attendant qu'on nous procure – ce qui serait le mieux – une traduction, peut-être un peu allégée, du Kantorowicz lui-même, il faut souhaiter que cette sorte d'adaptation trouve chez nous les lecteurs qu'elle mérite. »

Autrement dit, entre 1928 et 1937, l'opinion de Marc Bloch sur « le Kantorowicz » a sensiblement évolué. Déjà la publication du supplément érudit de 1931 avait contribué à dissiper sa méfiance vis-à-vis d'un travail qui lui semblait trop littéraire. Mais surtout, au printemps de 1934, il avait personnellement fait connaissance de l'historien allemand au hasard d'un voyage en Angleterre. Cette rencontre sera décrite en 1961 par Kantorowicz lui-même dans une lettre adressée au *Times*

Literary Supplement (voir annexes). Nous y apprenons que les deux historiens ont discuté ce jour-là en tête à tête « jusqu'au petit matin ». Voilà qui mérite tout de même attention. Or, nous savons par la biographie de Grünwald qu'à cette époque Kantorowicz n'avait pas encore entièrement perdu l'espoir de reprendre son enseignement à Francfort ; ce n'est qu'après la mort de Hindenburg, le président du Reich, en août 1934, qu'il prendra sa retraite anticipée, tout en continuant à vivre et à travailler en Allemagne¹⁷. C'est donc un collègue allemand finalement assez typique que Marc Bloch rencontrait juste un an après l'avènement d'Hitler : ni nazi, ni démocrate, le « renouveau national » de l'Allemagne ne lui semblait pas encore mauvais en soi. Évidemment, nous ignorons tout de la discussion entre les deux hommes qui selon Kantorowicz fut « excitante ». Mais dépassa-t-elle le cadre érudit et le *small talk* académique ? Rien n'est moins sûr. Par contre, le fait que Bloch trois ans plus tard ait exprimé son intérêt pour une traduction française de *Frédéric II* laisse percevoir une certaine sympathie pour son auteur et une étonnante indulgence pour un livre fort éloigné de sa propre conception de l'histoire. Cela s'explique-t-il par le fait que Kantorowicz entre-temps avait perdu son poste de professeur ? En tous cas l'entretien d'Oxford n'eut apparemment aucune suite. Ni correspondance, ni débat indirect dans les publications des deux historiens (à l'exception de quelques références aux *Rois thaumaturges* dans *les Deux Corps du roi*). Marc Bloch n'a jamais non plus essayé de faire pour Kantorowicz ce qu'il fit pour Richard Koebner, le médiéviste de Breslau émigré à Jérusalem, en publiant un de ses textes dans les *Annales*¹⁸. Même si cette soirée à Oxford fut intéressante, elle ne créa aucune proximité, aucun rapport « spécial », permettant, aujourd'hui de spéculer sur un « autre » Kantorowicz (voire un autre Bloch !) en « jouant » avec les paradigmes et les contextes. Et pourtant comment comprendre que Kantorowicz, à la fin de sa



17. E. Grünwald, *Kantorowicz*, *op. cit.*, p. 138 et suiv.

18. Pourtant un fait mérite d'être mentionné : depuis 1934, Marc Bloch était en contact avec la NRF (Gallimard) pour préparer une nouvelle collection, « Terre et paysans », dont le premier volume, hélas, ne paraîtra qu'en 1941. Se pourrait-il qu'il parlât alors à cet éditeur du *Frédéric II* ? Dans un *curriculum vitae* du 29 juillet 1938, Kantorowicz mentionne en tout cas l'existence de pourparlers avec la NRF en vue d'une traduction française (Archives du Leo Baeck Institute, New York, AR 7216, box 1). Mais peut-être s'agit-il d'une pure coïncidence, la NRF étant bien entendu un des éditeurs prédestinés pour ce genre d'ouvrages.

vie, ait reparlé de Bloch, se soit rappelé leur rencontre et ait exprimé son respect pour l'œuvre du médiéviste français ? Je pense qu'il s'agit simplement d'un acte d'honnêteté intellectuelle : Kantorowicz n'a jamais essayé d'écrire un équivalent (si différent soit-il) de *l'Étrange Défaite* de Marc Bloch, formidable autocritique d'un savant de la III^e République ; mais il prit la plume pour contester dignement une fausse généalogie intellectuelle. Oui, *les Rois thaumaturges* de 1924 l'avaient impressionné, mais l'œuvre de Bloch ne s'y résumait pas et il ajoute : « je suis sûr que beaucoup d'autres lui doivent beaucoup plus que moi... » Même si dans *les Deux Corps du roi* Kantorowicz a laissé percevoir une sorte de rectification par rapport à son œuvre d'avant-guerre, il ne fut certainement pas un « Marc Bloch allemand ».

Trop longtemps, dans le monde de l'histoire, « l'érudit allemand », enfermé dans sa tour d'ivoire, a mené une existence mythique. Même quelques-uns des travaux présentés dans cette note en portent encore la marque. Certains autres cependant nous montrent la voie : ce n'est qu'en analysant de plus près le recrutement de la corporation historienne, ses idéologies, ses techniques, ses formes d'écriture, enfin son existence quotidienne dans la « société », qu'une historiographie renouvelée peut contribuer à la démythification des « monuments » étranges dispersés dans le paysage. Dans ce travail, l'érudition n'apparaît pas seulement comme une forme archaïque du savoir qu'il s'agirait de dépasser ; par un retournement qui n'a rien de paradoxal elle forme aussi un outil de précision – autrement dit un enjeu.

Annexes

Marc Bloch sur Ernst Kantorowicz

Voici quatre passages où Marc Bloch évoque le travail de Kantorowicz dans ses Bulletins historiques publiés par la Revue historique. Le texte et l'orthographe de l'original sont conservés, mais quelques notes contenant des critiques de détail et des indications bibliographiques ont été supprimées. Dans l'une d'elles, Bloch indique, qu'en 1928, « par malheur, une faute d'impression a déformé en "Kantocorowicz" le nom de l'auteur » (Revue historique, t. 169, 1932, p. 629).

« Tout récemment, M. Kantocorowicz, qui n'est point, je crois, érudit de profession, mais plutôt homme de lettres de ce cercle viennois qui se groupe autour de Hugo von Hofmannstahl¹⁹, a consacré à Frédéric II une ample étude, agréable à lire, parfois émouvante, mais qu'on eût souhaité un peu plus concise et simple de ton. Pour le fond, les plus graves reproches que l'on doive faire à ce récit, adroitement mené, c'est d'abord de tourner trop aisément au panégyrique. Il n'est pas jusqu'à l'entourage de Frédéric II qui ne profite du culte dont le maître est l'objet : peut-on dire vraiment que Pierre de La Vigne fut, en latin, le plus grand styliste du Moyen Age (p. 275), et n'y a-t-il pas un pseudo-nietzschisme un peu agaçant à traiter de *Gigant* ce brigand d'Ezzelino da Romano (p. 560) ? C'est surtout ne pas apporter grand'chose de nouveau. Peut-être ces deux défauts tiennent-ils à une même cause : une certaine méconnaissance du milieu et des précédents

19. Marc Bloch confond ici Hugo von Hofmannsthal et le poète Stefan George, le « Maître » de Kantorowicz, dont le fameux cercle était alors établi non pas à Vienne mais à Heidelberg.

historiques. La législation féodale de Frédéric II en Sicile apparaîtrait beaucoup moins originale à M. Kantocorowicz s'il avait étudié celle des Plantagenets ou même de Philippe-Auguste (p. 110-111). Il est tout à fait exagéré de dire que "presque par un seul mot" (celui de nécessité) "Frédéric II a changé la théorie de l'État" (p. 224). Sur l'atmosphère messianique qui baigne toute l'histoire tragique de l'Empereur, pour les uns quasi-Messie en effet, pour les autres Antéchrist, M. Kantorowicz a quelques pages intelligentes et littérairement bien venues, mais la recherche d'ensemble, indispensable au sujet, manque tout à fait. La pauvreté du Moyen Age en documents psychologiques est telle que les biographies, même de personnages de premier plan, ne sont sans doute pas le moyen le plus sûr de faire progresser notre connaissance de ces temps ; c'est d'études plus larges qu'il faut attendre la réponse aux énigmes des destinées individuelles elles-mêmes » (*Revue historique*, t. 158, 1928, p. 116).

« Le nationalisme historique n'est pas propre à l'Allemagne, il faut convenir qu'il y revêt quelque fois des formes qui prêtent à sourire : par exemple quand M. Kantorowicz imagine qu'Otton IV prit à la cour de Richard Cœur de Lion les habitudes d'avarice des Anglais (comme si d'ailleurs, on pouvait traiter Richard d'"Anglais" !) » (*Ibid.*, p. 157).

« Nos lecteurs n'ont pas oublié le remarquable *Frédéric II* de M. Ernst Kantorowicz. L'ouvrage était dépourvu de tout appareil d'érudition. Un *Ergänzungsband* apporte aujourd'hui à la fois les références, copieuses et clairement présentées, et quelques dissertations sur des points spéciaux : on notera particulièrement celles qui ont trait aux monnaies dites augustales, à l'université de Naples, à l'entourage de l'Empereur. Ajoutez un excellent index. Le tout compose un précieux instrument de travail et donne une juste idée du soin avec lequel le récit avait été préparé. Mais, si l'on ne connaissait la haute culture de M. Kantorowicz, si, par ailleurs, çà et là, quelques ouvrages de chez nous ne se trouvaient tout de même cités, on ne pourrait s'empêcher de se demander s'il lit notre langue : faut-il lui rappeler que sur des sujets comme la IV^e Églogue, les cisterciens, l'idée royale et impériale elle-même – et quelques autres – il existe, en français, des travaux qui ne sont point tout à fait négligeables ? » (*Ibid.*, t. 169, 1932, p. 629 et suivantes).

« *La Vie de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen*, que M. Henri de Ziegler vient de nous donner en français [Paris 1935], ne prétend nullement renouveler le sujet par une enquête documentaire. Elle suit de très près l'ouvrage bien connu de Kantorowicz et ne manque d'ailleurs pas de reconnaître sa dette, en excellents termes. Bien que M. Ziegler ait tenu à affirmer que, "précurseur" si l'on veut, Frédéric n'en fut pas moins, "premièrement, un personnage du XIII^e siècle", l'arrière-plan collectif ne ressort pas avec beaucoup de relief. Mais le livre se lit avec agrément, il est exact et raisonnable. En attendant qu'on nous procure – ce qui serait le mieux – une traduction, peut-être allégée, du Kantorowicz lui-même, il faut souhaiter que cette sorte d'adaptation trouve chez nous les lecteurs qu'elle mérite » (*Ibid.*, t. 181, 1937, p. 441).

Ernst Kantorowicz sur Marc Bloch

Le 7 juillet 1961, le Times Literary Supplement publie un long compte rendu consacré à la traduction anglaise de la Société féodale de Marc Bloch. L'auteur qui, selon l'usage de la revue, reste anonyme, évoque également les Rois thaumaturges et ajoute que ce premier grand livre de Bloch eut « une forte influence que l'on peut discerner, par exemple, dans les études plus récentes de E. H. Kantorowicz ». Celui-ci envoie alors une lettre au directeur du journal pour souligner que, dans son cas, parler d'influence serait inadéquat. Une copie de l'original de cette lettre, restée inédite, se trouve dans les papiers Kantorowicz conservés aux archives du Leo Baeck Institute à New York. Voici une traduction du texte anglais.

[Princeton] Le 7 juillet 1961

Monsieur,

Tandis que bien souvent je désapprouve les auteurs des notes de lectures que vous publiez, je suis entièrement d'accord avec l'historien qui a rédigé le compte rendu du livre de Marc Bloch, *Feudal Society*, sous le titre "A Master Historian" [Un maître historien] dans votre livraison du 23 juin 1961.

J'aimerais vous demander de bien vouloir lui transmettre le message suivant : je suis plein d'admiration pour son compte rendu compétent et précis. Il place le livre de Marc Bloch dans la juste perspective historique et (*si venia verbo*) métaphysique. Mais j'ai été assez intrigué, bien que très honoré, par le fait que, parmi les centaines d'historiens que Marc Bloch a fortement influencés, il ait choisi de mentionner uniquement mon nom en exemple.

Il est parfaitement exact que j'ai été très impressionné par *les Rois thaumaturges*. J'ai même rencontré Marc Bloch à Oxford en 1934. Nous avons dîné ensemble au Oriel College et discuté jusqu'au petit matin après que notre hôte, Sir Maurice Powicke, nous ait laissés seuls avec une bonne réserve de bordeaux et de whisky. Nous étions tous les deux tellement excités par le cours de notre conversation que nous ne nous sommes même pas assis, restant debout devant la cheminée pour échanger nos arguments, nos positions et nos citations sur tous les sujets qui nous intéressaient. Moi aussi, j'ai eu le sentiment que Marc Bloch en tant qu'historien était "sans aucun doute brûlé par une flamme intérieure" [citation provenant de l'article du *TLS*], flamme qui si souvent manque dans l'œuvre d'autres historiens. Mais ceci constituait précisément une qualité que, hélas, je ne pouvais lui emprunter. Je suis sûr que beaucoup d'autres lui doivent beaucoup plus que moi, même s'il n'est nullement dans mon intention de nier que ses œuvres et sa personnalité m'ont fortement impressionné.

Merci de transmettre ce message à votre auteur.

Bien à vous,
Ernst H. Kantorowicz